

L'expérience à l'étranger, c'est une clé de plus pour ouvrir la porte de l'emploi. Les étudiants ont un panel de possibilités: programmes d'échanges, stages, masters, bénévolat. Il n'y a plus qu'à faire son choix. Et prouver ses capacités...

Jouer les ambassadeurs pour booster son curriculum vitae

LE RÉSUMÉ

Les programmes d'échanges internationaux cartonnent dans nos universités.

Près de **3.000 étudiants des 6 universités francophones** partent chaque année à l'étranger.

Objectif: peaufiner ses langues, découvrir d'autres méthodes d'enseignement, et surtout, **apprendre l'autonomie.**

NATHALIE BAMPIS

Chaque année, près de 3.000 étudiants francophones partent à l'étranger pour suivre une partie de leur cursus dans une autre université. Les demandes de bourses Erasmus ne cessent de croître au fil des ans. Les fonds Erasmus ont été récemment revus à la hausse par la Commission européenne (la Belgique a reçu, en 2014, 34 millions d'euros, + 11% en un an). Et les programmes ont été étendus à d'autres objectifs: formation professionnelle, stages, échanges de professeurs, coopération entre universités.

La majorité des étudiants qui partent à l'étranger choisissent une destination européenne: l'Espagne, l'Allemagne, la France, l'Italie, les Pays-Bas et le Royaume-Uni étant les plus fréquentées. Les programmes Erasmus sont clairement les plus prisés. Mais à côté de cela, il existe aussi les programmes d'échanges hors UE (Mercator à l'UCL, FAME à l'ULB, Erasmus mundus pour les masters internationaux). Ici, les destinations privilégiées sont le Canada, les Etats-Unis ou l'Amérique latine.

Mais il faut savoir que les pays choisis ne dépendent pas que du rêve de l'étudiant. Ils sont surtout fonction des accords qui sont passés entre les universités belges et les universités étrangères. L'UCL a ainsi 343 partenaires Erasmus et 152 partenaires Mercator. L'ULB affiche, sur son site internet, 800 programmes Erasmus différents

(ce qui ne signifie pas 800 partenaires...). C'est d'ailleurs notamment dans le but de nouer de nouveaux partenariats que les universités participent aux missions économiques organisées par les autorités publiques.

De plus, il ne suffit pas de rêver de partir. Il faut encore rentrer dans les critères fixés par les universités. «*Avant de partir, il faut avoir fait ses preuves*», dit Cathy Debier, professeur à la faculté des bioingénieurs de l'UCL. Les institutions n'envoient pas n'importe quel étudiant à l'étranger. Partir en Erasmus, c'est assumer un rôle d'ambassadeur de son université. «*Les critères d'attribution des bourses Erasmus sont stricts*», explique Catherine Dehon, directrice du département éducation à l'ULB. Les candidatures sont examinées par un comité de sélection qui se basera sur les résultats de l'étudiant, sa motivation, sa connaissance des langues,...

Dans certaines sections, comme l'interprétariat, la coopération au développement ou les sciences de l'ingénieur, les

échanges internationaux sont un passage quasi obligé. Mais dans certaines filières moins fréquentées, comme les maths, les profs sont plus frileux à laisser partir leurs étudiants, déjà pas très nombreux.

Un atout sur le CV

Mais pourquoi partir? Avoir réalisé un séjour à l'étranger permet de gagner des points supplémentaires auprès des employeurs. «*Il y a une demande de plus en plus croissante de mobilité, également dans le monde de l'entreprise. Et le séjour à l'étranger, si on a décroché une double-diplomation, est un atout indispensable si l'on veut développer une carrière internationale*», explique Catherine Dehon.

S'ouvrir l'esprit

Mais ce séjour est-il tout autant indispensable si l'on ne compte de toute façon pas passer la frontière belge? Sans doute pas. Mais s'ouvrir à d'autres horizons permet d'affiner, ou développer, sa connaissance des langues. Il permet aussi d'acquérir un certain nombre de «qualités» que l'on n'apprend pas toujours sur les bancs de l'unif: la débrouillardise, l'ouverture d'esprit, la découverte d'autres pratiques d'enseignement, de cultures... «*C'est formateur pour le savoir-être de l'étudiant, nous dit Cathy Debier. Cela montre que l'on a pris des risques, que l'on est sorti de son confort, qu'on a su se confronter aux difficultés. Certaines destinations changent très fort la personnalité des étudiants, notamment l'Amérique latine*

ou l'Inde.»

À côté des habituels programmes d'échange, l'étudiant a aussi la possibilité d'opter pour d'autres formules s'il veut découvrir le monde: les stages, qui lui permettront d'acquérir une première expérience professionnelle tout en perfectionnant ses langues, ou le volontariat dans des programmes de coopération au développement ou de bénévolat. Avantage par rapport au stage classique en entreprise: il permet de tester le milieu professionnel sans être soumis aux contraintes réelles. C'est une plus-value certaine dans les carrières du secteur non-marchand (ONG, secteur éducatif, communication...), conclut-on au CIO (centre d'orientation et d'information de l'UCL).

3.000

Les 6 universités francophones envoient de par le monde près de 3.000 étudiants chaque année.

EN PRATIQUE

PARTIR À L'ÉTRANGER, COMMENT FAIRE?

► **La 2^e rhéto.** La Fédération Wallonie-Bruxelles offre une bourse (dans le cadre du Plan Marshall) qui varie de 3.500 à 7.000 euros suivant la durée du séjour. Une condition: qu'il se déroule dans une région néerlandophone, anglophone ou germanophone. Trois organismes principaux se partagent le marché: le Wep (World Education Program), l'AFS (American Field Service) et le YFU (Youth for Understanding).

► **Erasmus.** Ce programme d'échange permet d'effectuer une partie de son cursus (quelques mois) dans un établissement avec lequel son école ou université a signé un accord. Une bourse est aussi octroyée: en moyenne 253 euros par mois. Les montants varient fortement d'un pays à l'autre.

► **Les masters complémentaires.** Il en existe dans trois disciplines: le MBA bien sûr (Master in Business Administration). Mais aussi le LLM (master of law) et le MSc (master of science). Il y a également moyen d'obtenir une bourse, mais il faut obligatoirement passer un test spécial (IELTS, TOEFL,...)

► **Les stages.** Plutôt qu'étudier, on peut aussi partir travailler à l'étranger. On peut trouver de tels projets via le Forem (il existe un nouveau projet axé sur les Brics), via l'Awex ou encore WBI (Wallonie-Bruxelles International).

Témoignage

CATHY DEBIER

Docteur en sciences agronomiques et ingénierie biologique, professeur à la faculté des bioingénieurs de l'UCL (AgroLouvain), 41 ans

Cathy Debier donne **cours de toxicologie et de physiologie animale** aux bioingénieurs, vétérinaires et biologistes à l'UCL. Un poste qu'elle n'avait jamais imaginé occuper lorsqu'elle avait 17 ans. *«Depuis mon enfance, je rêvais d'étudier les mammifères marins. J'avais trois filières possibles: biologie, vétérinaire, ou bioingénieur. Après élimination, j'ai choisi celle qui menait, a priori, le moins facilement à mon objectif. Je pensais la compléter avec un master en océanographie. Si jamais je n'arrivais pas au bout de mon rêve, je savais que bioingénieur était la filière la plus polyvalente, où je pourrais étudier le monde du vivant, où il y avait beaucoup de relations avec les questions environnementales.»*

La scientifique explique ainsi que la filière bioingénieur offre de multiples possibilités en termes d'emploi. *«Les débouchés sont nombreux, du secteur pharmaceutique à l'environnement en passant par la chimie, l'agriculture, le secteur énergétique. Les fonctions sont tout aussi variées: chargé d'étude, expert scientifique, prof, gestionnaire de projet, responsable qualité,...»*

Le parcours de Cathy Debier est loin d'être linéaire. Mais c'est aussi le parcours classique des profs d'unif. Elle ne se destinait pas à la recherche, mais au fil des ans, elle y a pris goût. *«J'ai eu la chance de tomber sur un promoteur très ouvert d'esprit. Pour mon mémoire, il m'a aidée à monter mon projet de recherche sur la lactation des phoques avec des chercheurs norvégiens. J'ai ensuite décroché une bourse au FNRS pour développer une thèse de doctorat sur l'impact de la pollution sur les mammifères marins avec le Seamammal Research Institute de St Andrews, en Écosse.»*

Piquée par le virus de la recherche, Cathy Debier est ensuite partie aux Etats-Unis, à l'Université de Californie, pour faire un post-doctorat, sans lâcher ses chers mammifères marins. À son retour, un poste de professeur s'est ouvert. **Après avoir été contaminée par le virus de la recherche, c'est le virus de l'enseignement qui l'a gagnée.** *«Au départ, je n'ai jamais envisagé d'arriver même jusqu'à la thèse. Je me disais qu'avec la filière dans laquelle j'étais, j'arriverais toujours bien quelque part... Je n'étais pas sûre de moi. J'ai beaucoup hésité à postuler pour le poste de prof. Mais à partir d'un certain âge, on a envie de transmettre son savoir...»*